

L'ARGOT À DÉCOUVRIR

Jean-Paul COLIN

L'ARGOT À DÉCOUVRIR

Les secrets d'un langage



ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

Couverture: Dessin de Fabrice Prati

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-577-7

Préface

J'étais, à l'origine, tenté de baptiser ce petit livre **rouscailler bigorne**. Mais ce titre n'aurait sans doute pas été compris d'emblée par les lecteurs d'aujourd'hui. Car ce qu'on appelle l'argot, et qui n'est pas si simple à définir, n'est pas immuable: ce parler populaire bouge beaucoup, varie au fil de l'Histoire, depuis cinq siècles au moins, et même de notre histoire contemporaine. Je m'en *vas* essayer de vous le démontrer en deux coups de *cuiller à mots*! **Rouscailler**, c'est un vieux verbe *français* plus ou moins onomatopéique, issu de **rousser**, qui voulait dire à peu de chose près «grogner, protester» et auquel on a accroché une forme *-caille* assez répandue dans l'argot de nos ancêtres (qui, par exemple, disaient la **mouscaille** pour la «déveine, la misère», à partir du breton *mous*, qui désignait l'excrément, ou encore, plus plaisamment, la **blanchecaille** pour la «blanchisseuse», mot qu'on rencontre encore chez le cher Brassens). Quant à la **bigorne**, c'était un mot technique désignant au XIV^e siècle une «enclume à deux pointes» (à deux «cornes»), d'où l'idée de «contrefait, bancal», etc. **Rouscailler bigorne** voulait donc dire, sous Louis XIII, chez le Tourangeau Olivier Chéreau, «parler argot». On disait encore **jaspiner la bigorne** ou **en bigorne**, dans le même sens: cette expression figure dans une chanson du XVIII^e siècle enregistrée par Vidocq, le verbe **jaspiner** étant une extension farceuse du verbe **jaser**, adorné d'un suffixe leste, et qui s'employait au sens de «parler, bavarder» dès avant 1715, c.-à-d. avant la mort de Louis XIV. Tout cela pour aboutir, à l'heure qu'il est, au verbe **jacter**, que tout le monde connaît, et qui dérive du nom populaire de la pie, qu'on appelait **jaquette** en 1611. C'est en somme, «bavarder comme une pie», plutôt voleuse, bien entendu!

Les pages que je vous propose ici proviennent des chroni-

ques que j'ai débitées à France Bleu Besançon en 2008-2010, en alternance avec celles qui portaient sur les mots comtois. À quoi donc, me direz-vous, peuvent servir ces explorations dans des variantes du français aussi peu scolaires... et convenables? C'est tout simple: à décoder, je veux dire à comprendre et à interpréter toutes sortes de mots et de formules que, censément, les gens «bien» ou les citoyens de bonne éducation n'emploient pas ou presque pas. Voire! Si vous prêtez l'oreille au grand concert des communications de toutes sortes qui s'échangent dans de nombreux milieux, et en réalité dans toute la société actuelle, chez les gens «d'en haut» et les gens «d'en bas» (à supposer que cette distinction ait quelque validité), vous vous rendez bien compte que l'éventail des mots que nous employons tous s'est considérablement élargi par rapport aux générations antérieures à la nôtre. Le brassage des origines, des couches sociales, des activités, des professions, des éducations de tous ceux qui constituent l'humanité qui nous entoure, directement ou indirectement, je veux dire en tête à tête, en différé, en direct, dans les médias ou dans les derniers bistrotts qui nous restent, ce brassage est tel qu'il devient de plus en plus difficile de classer les formes lexicales que nous employons et de leur affecter des plus ou des moins en toute clarté. Aussi n'est-il pas inutile de réfléchir un peu à cette diversité extraordinaire du langage vivant.

Les parlers régionaux et les argots – il faut bien sûr employer chaque fois le pluriel – existent depuis très longtemps, et se manifestent encore de nos jours, à des degrés divers. Ils ne doivent pas être considérés comme des sous-produits ou des dégradations d'un «bon français» introuvable et souvent reconstruit dans un contexte culturel quelque peu mythique. Le thème de la pureté, de l'excellence et même de l'universalité du français a certes produit au cours des siècles de merveilleux fruits littéraires, mais au prix du sacrifice de très nombreux phénomènes d'échanges langagiers, au sein desquels on se reconnaissait et on produisait constamment de nouveaux moyens d'expression. Ce n'est pas de la démagogie de choisir la vitalité du «français» et ses capacités infinies de création, de néologie: c'est du réalisme.

Mieux vaut pêcher – et pêcher! – en ce domaine par excès que par défaut: les nouveautés, réelles ou supposées, utiles ou superflues, ne vivent pas éternellement chez les parleurs et les écouteurs, elles ne vivent parfois que l'espace d'un matin, comme les roses du poète Malherbe (disons, aujourd'hui, l'espace de quelques semaines ou de quelques mois...) et disparaissent pour être remplacées par d'autres, qui à leur tour etc. La vie, c'est cela, dans tous les domaines, un foisonnement, une usure, un renouvellement perpétuel: il ne faut pas se voiler la face devant cela, s'inquiéter outre mesure de ce tourbillon, se placer sur la bouche et dans les oreilles un filtre permanent, comme on utilisa autrefois le masque à gaz en temps de crise et de guerre... Ne craignons pas les surplus de nos parlars multiples, mais bien plutôt la sécheresse désertique des langues dites mortes, où ne pousse plus la moindre invention verbale...

Je ne voudrais pas insister trop lourdement sur cette évidence: les mots doivent être pris au sérieux, mais non pas transformés en *icônes*, c.-à-d. en tableaux religieux devant lesquels on brûle le cierge d'une fidélité impossible. Il ne faut pas hésiter à jouer sur les mots et avec eux, mais il est important de s'y intéresser en profondeur, de mesurer leur poids d'histoire, leurs résonances dans nos habitudes, nos pratiques sociales, nos modes d'existence. Tout le monde est responsable de leur emploi, et capable de peser leur valeur et leurs sens au trébuchet de l'intime réflexion, de la conviction profonde qui nous habitent tous: il faut veiller à ce que ce soit le moins possible à notre insu, et que, de bon gré, nous fassions l'exploration de notre vocabulaire, pour mieux comprendre les autres et nous-mêmes à la fois!

Mais l'argot est mort, me direz-vous, comme le patois! Oui et non: la mort des mots est une fausse mort, plus proche de la réincarnation, ou si vous préférez, de la métempsychose des brahmanes, que de la dissolution complète dans le sable du temps. Les poètes de la Pléiade, Ronsard, Du Bellay et les autres, croyaient profondément, et très positivement, au «provignement», au marcottage des formes lexicales, et n'hésitaient pas à fabriquer des mots de leur cru. La frilosité en cette matière

nous est venue plus tard. Je plaide, dans ce petit livre, pour des retrouvailles avec un esprit créatif, en rappelant également que, même si l'argot, en tant que langage plus ou moins secret des malfaiteurs, depuis la guerre de Cent Ans, a certes vieilli et en partie disparu, il s'est transformé également en un matériau littéraire très stimulant, qui a toujours inspiré poètes et prosateurs. Que seraient François Villon, Aristide Bruant, Mac Orlan, Carco, Céline, Léo Malet, Albert Simonin, Frédéric Dard et tant d'autres, y compris de «grands et vrais» écrivains du gabarit de Balzac, Hugo et Zola, sans les ressources inépuisables de l'argot?

Vous trouverez ici quelques pistes à rêver, à fabuler, à rapprocher le beau langage de celui qui «se lâche», s'éclate, sans forcément tomber dans le laid et le *trash*... Le jeu est permis même aux grandes personnes, y compris dans le langage, à condition, bien sûr, de savoir quand même ce que l'on mise, ce que l'on risque, ce que l'on «place»: on ne peut dire n'importe quoi avec n'importe qui. Notre vocabulaire est modulable, comme le grand orgue dont on tire ou pousse les registres, pour faire entendre à chacun la musique qu'il peut, qu'il veut ou qu'il doit entendre. La liberté grande de l'argot n'est pas du tout une anarchie: les «gros mots» ont leurs règles et leur grammaire, comme les autres. Et ce n'est pas, selon moi, perdre son temps que de s'appliquer, comme un bon artisan, à fabriquer son discours avec minutie et attention, ne serait-ce que pour se faire reconnaître et apprécier des multiples interlocuteurs auxquels nous avons aujourd'hui affaire, voyageurs de l'échange et de l'apprentissage que nous sommes tous devenus, peu à peu, les uns vis-à-vis des autres, en un siècle qui débute dans une extrême complexité, qu'il nous importe au premier chef de mieux comprendre et même, pourquoi pas, de maîtriser!

L'ABBAYE DE MONTE-À-REGRET OU DE MONTE-À-REBOURS

C'est une désignation faussement pieuse et repentante de la guillotine. On rencontre la première expression dès 1628, chez Olivier Chéreau. Elle s'est transformée au XIX^e s. chez Vidocq, en 1836, en **abbaye de Monte-à-rebours**! Cette image est fort simple à expliquer: elle vient de ce que la guillotine était autrefois installée sur un monticule ou une base de pierres (d'où également l'appellation d'**abbaye de Saint-Pierre**, avec jeu de mots bien sûr, sur les cinq marches d'accès! en 1881, chez Rigaud). À l'époque, cet engin était installé devant la prison de la Roquette, puis ce fut boulevard Arago, devant la prison de la Santé, jusqu'à la dernière exécution publique, à Versailles, celle de Weidmann, en juin 1939. Ensuite, les exécutions se déroulèrent à l'intérieur des prisons, sans public.

L'appellation d'*abbaye* est bien sûr ironique, peut-être liée au fait qu'un prêtre était toujours mandé pour assister les dernières heures du condamné. La peine de mort a été abolie en France en septembre 1981. Petite pièce à verser au dossier: Vidocq, ancien bagnard et chef de la police de sûreté sous Louis-Philippe, et qui n'était pas un tendre, a publié à la fin du règne de ce dernier un libelle intitulé *Considérations sur les prisons, les bagnes et la peine de mort*, dans lequel il affirme que celle-ci est une peine immorale, ou du moins inutile, parce qu'elle habitue le peuple au spectacle des supplices, et parce qu'elle ne répare rien. Il affirme aussi que les grands criminels, loin d'être dissuadés par cet épouvantail, viennent sur la place publique se repaître d'un spectacle qu'ils aiment, et se familiariser avec la destinée qui les attend peut-être. Il savait de quoi il parlait, et l'exemple de Lacenaire le confirme, cet assassin si populaire célébré par

Baudelaire et Dostoïevski. Aujourd'hui, grand progrès, nous pouvons de notre fauteuil assister confortablement presque tous les soirs à des spectacles presque aussi épouvantables!

L'ABREUVOIR À MOUCHES

Ce nom composé désignait en argot une blessure superficielle et sanguinolente. Voici une image assez crue et violente, mais juste dans la mesure où l'on sait que les mouches sont attirées par les liquides riches et les sucres. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette image, selon Albert Doillon, est très ancienne. Elle figurerait en 1584, chez Tournebu, dans une œuvre burlesque: *Les Contens*.

Les balafres et estafilades, appelées aussi **marquouses** à la fin du XIX^e siècle, étaient les décorations affichées par les bagarreurs de la pègre. Rien d'étonnant qu'ils aient plaisanté de bonne heure, dès Villon et sans doute bien avant, sur les bobos qu'ils s'infligeaient. Et, plus haut dans la société, si l'on peut dire, est-ce si différent des coups de sabre qu'arboraient fièrement les étudiants allemands au XIX^e siècle? Les marques de la violence rivale s'affichaient également dans les couches sociales les plus élevées avec la «noble» et dévastatrice tradition du duel!

ALLER À LA SOUPE

Quand il ne s'agit pas de nourriture, ce tour signifie «rechercher des avantages financiers sans souci de moralité». Il est difficile de dire à quand remonte cette locution bien connue. Toujours est-il que dès 1435, chez un auteur nommé Monstrellet (et cité par Littré), on rencontre le tour **faire ses soupes**, c.-à-d. «faire des profits». Aujourd'hui, **aller à la soupe** est, depuis le début des années 1980, couramment employé dans un contexte politique ou économique pour stigmatiser celui ou celle qui profite de la moindre occasion de s'enrichir ou d'améliorer son ordinaire sans aucun souci d'éthique. Cette pratique

est vieille comme le monde, certes, et n'a pas encore disparu de nos mœurs. La locution en question est sûrement bien plus ancienne. On la rapprochera du tour exclamatif: **Par ici la bonne soupe!** qu'Alain Rey enregistre en 1979, dans son *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*.

On retiendra de ceci que la **soupe** a été longtemps considérée comme l'aliment de base, ce qui permettait de vivre, pour les pauvres comme pour les bourgeois. Car la **soupe**, on l'a généralement oublié, ne désignait pas le liquide, mais bien les éléments solides, et notamment le pain, et parfois le lard, jour de fête! qui entraient dans la composition de ce mets souvent dédaigné. Le **potage**, quant à lui, était essentiellement liquide. D'où l'expression **manger sa soupe**, alors qu'on ne dit jamais manger son potage!

ALLER AU(X) RENSEIGNEMENT(S)

Il faut une certaine ingéniosité pour penser au sens coquin de ce tour, qui signifie «risquer une caresse érotique». Voici une assez jolie manière, me semble-t-il, de faire un test amoureux qui donne très vite la réponse concrète, celle-ci pouvant être soft (un coup d'œil tendre) ou méchante (une tarte, je veux dire une gifle!). Il n'est rien de plus sûr que de se rendre compte par soi-même de l'attirance supposée que l'homme ou la femme exerce sur son futur partenaire, qu'il soit de sexe féminin ou masculin. On rencontre cette expression dans une chanson interprétée en 1927 par la grande Fréhel, et qui s'appelait *La Valse des costauds*. Rassurez-vous, n'en connaissant point l'air, je ne vous citerai que les juteuses paroles:

Pour cette valse à sensation / Afin de donner d'émotion / On éteint toutes les lumières / Alors parlez d'une affaire; / Y en a qui vont au renseignement / Et qui s'en font pas, et comment!

Le côté rétro de cette citation ne doit pas nous masquer la vérité: les jeunes d'aujourd'hui qui vont au guinche ou au pincefesse(s), pardon, au bal du samedi soir, ne pratiqueraient-ils plus

cette gestuelle? Ce serait fort étonnant (vous avez perçu ma liaison?). Il est vrai que bien des danses d'aujourd'hui sont tellement individualistes et «décollées» qu'on se demande comment les jeunots peuvent aller au renseignement autrement que de façon virtuelle et distanciée. Me trompé-je? Manqué-je de «tact»?

UN ALPHONSE

C'était le sobriquet du **proxénète**. Ce prénom était souvent porté par des hommes au rôle «protecteur» vis-à-vis des femmes. Lucien Rigaud donne la date de 1860, mais c'est surtout à partir de 1874 et du titre d'une pièce de théâtre d'Alexandre Dumas fils: *Monsieur Alphonse*, que cette appellation s'est répandue. Malgré la morale bourgeoise de l'époque, il faut reconnaître que ce genre de personnage, au demeurant pas très sympathique en tant que parasite et exploiteur paresseux, a connu une grande vogue dans le théâtre de boulevard et les variétés. Autre exemple avec un prénom également drolatique:

Prosper / Yop la boum! / C'est le chéri de ces dames [...] / C'est le roi du macadam... / Comme il a toujours la flemme' / Il n' fait jamais rien lui-même' / Il a son harem / Qui de Clichy à Barbès / Le jour et la nuit sans cess' / Fait son p'tit business.

C'est une citation de la chanson *Prosper*, datant de 1935, paroles de Géo Koger et Vincent Telly, avec musique de Vincent Scotto, et bien sûr, l'interprétation gouailleuse de Momo, alias Maurice Chevalier soi-même!

LES AMORTISSEURS

Ce mot d'origine technique désigne en argot des seins opulents. Ces appendices féminins ont évidemment une fonction physiologique première et évidente, l'allaitement des nouveau-nés. Mais outre que cette pratique devient souvent malaisée

dans la vie d'aujourd'hui où l'on manque de temps pour tout (bien qu'on dise toujours: «Il y a un temps pour tout!»), on a été sensible, depuis la plus haute Antiquité, à l'aspect esthétique et géométrique de la poitrine féminine. Depuis les statues de Vénus préhistoriques ou hottentotes que l'on a découvertes dans le monde jusqu'aux sculptures de Maillol et aux œuvres picturales et plastiques du Colombien Fernando Botero, en passant par Rubens, Renoir et bien d'autres, les seins, le plus souvent généreux, ont été à la source de nombreux objets d'art.

La verve des argotiers s'est exercée sur ce double objet – si j'ose dire – de nombreuses manières. Les **amortisseurs** sont apparus dans les années 1950, notamment dans le dictionnaire de Sandry & Carrère, parmi d'autres métaphores automobiles et plus ou moins aérodynamiques, comme les **pare-chocs** (1954, Tachet, auteur de polars), les **enjoliveurs** (1982, Pierre Perret), et finalement, l'image la plus moderne, les **air-bags** (1992, Petit Robert). Mais il y a des quantités d'autres thématiques, de plus ou moins bon goût, pour célébrer cette partie double de l'anatomie féminine. Je vous en passe, et des plus moelleuses!

On est là devant une constante historique qui paraît très significative, quasi universelle, et on ne voit pas ce qui pourrait tarir cette source (lactée). La seule limite à l'imagination verbale serait éventuellement une anorexie trop poussée, et encore, ce n'est pas sûr.

UN ARCHER

Ce nom désigne un agent de police. Nous avons là un plaisant archaïsme, qui prend parfois la forme d'**archer du roy**, et renvoie à une époque bien lointaine, avant même la création de la police au temps de Colbert: Paris a été la première ville concernée par cette mesure. Nicolas de la Reynie y fut le premier lieutenant général de police, charge qu'il occupa de mars 1667 à janvier 1697. Mais plus de deux siècles auparavant, la milice des **francs archers** avait été créée par le roi de France Charles VII en avril 1448.

Table des matières

PRÉFACE	7
L'abbaye de Monte-à-regret ou de Monte-à-rebours	11
L'abreuvoir à mouches	12
Aller à la soupe	12
Aller au(x) renseignement(s)	13
Un Alphonse	14
Les amortisseurs	14
Un archer	15
L'arnaque	16
Arracher du chiendent	17
Un artichaut	17
Avoir ses Anglais	18
Avoir une araignée dans le plafond	19
Avoir les boules	20
Avoir le bourdon	20
Avoir les bras retournés ou à la retourne	21
Avoir le casque	22
Avoir les copeaux	23
Avoir les doigts de pied en éventail	23
Avoir du pot	24
Avoir quelqu'un à la caille	25
Une babillarde	26
Bagouler	26
Une balançoire	27
Balourd	28
Un baltringue	28
Un barbeau	29
La barbotte	30
Une batterie	30

Battre le briquet	31
Battre le dingue ou les dingues	32
Un bijoutier au (ou du) clair de lune	32
Un birbe	33
Un bistrot	34
Un blaireau	34
Blèche ou bléchard	35
Un bleubite	36
Blindé d'oseille	36
Le bonneteau	37
Un bouclard ou un boucard	38
Un bourre ou bourrin	39
Un braisard	40
La brême	41
Un bringueur	41
Un brûle-gueule	42
La cambuse	42
Caner la pégrenne	43
Une carouble	44
Casser sa canne ou son fouet	44
Charles-le-Chaube	45
Les châsses	46
Le chevalier grim pant	47
Cheville (se mettre en – avec quelqu'un)	48
Se chicorer ou se chicorner	48
Chier la honte	49
La chnouffe	50
Être chocolat	51
Un chourineur	52
Un ou une cloporte	53
Un comptoir	53
Crapoteux	54
Le cric	55
Une croix	55
Un croquant	56
Un débarbot	57

Débrider un coffiot	57
Défourailler	59
Une dégoulinante	59
Un dépendeur d'andouilles	60
Douiller	60
Le drapeau noir flotte sur la marmite	61
La drouille	62
Le dur (brûler ou griller -)	63
Enlever les toiles d'araignée	63
Et ta sœur!	64
Faire monter ou grimper à l'arbre	65
Faire rire les mouches	66
Faire vinaigre	66
Faut pas pousser (grand-mère ou mémère) (dans les orties)	67
Fendre l'arche	68
Un figurant	69
Filocher	69
Flasher	70
Flipper	71
Le gail ou gaye	71
Une gaupe	72
Une go	73
Griffer	73
Faire du gringue	74
Une groseille à maquereaux	75
La gueuse	75
L'invitation à la valse	76
Jongler	77
Un junkie	77
Lape	78
Le lardeuss ou lardingue	78
Lecture (être en lecture)	79
Une limace	80
Loger rue du croissant	81
Macache	81
Le marieur	82

Mariner (dans son jus)	83
Le meg des megs	84
Mettre la tringle (se)	85
Mettre les bouts ou les adjas	85
Mettre quelqu'un au pli	86
Un micheton	87
Une mie de pain à ressort	88
Des mignonnettes	88
Un miston	89
Le mitan	90
Mitouillard	90
Du monaco ou des monacos	91
Mouche (quelle – te pique?)	92
La muette	93
Une mule ou un mulet	93
Un naze	94
La neuille	94
Ne plus avoir de fil sur la bobine	95
Numéroter ses abattis	96
Onduler de la coiffe	96
Pallas	97
Le palpitant	98
Un parpaillot	99
Un patatrot	99
Des péniches	100
Perdre ses légumes	101
Un perroquet	101
Le petit Jésus (en culotte de velours)	102
Le pétrus ou pétrousquin	103
Un piano à bretelles	104
Le picton	104
Les pinces ou pincettes	105
Un pince-fesses	106
Piquer la ruche (se –)	107
Une ponette ou une ponisse	107
Poquer	108

Prendre la tête	109
Prendre son lit en marche	110
Prendre un pain dans la fournée	111
La prévette ou la prévence	111
La purée	112
Quine (j'en ai)	113
Le quinquet	113
Une radeuse ou une radasse	114
Un rébecca	115
Refroidir	115
Remercier son boucher ou son boulanger	116
Renverser la vapeur	117
Repousser du goulot	118
Rester sur le carreau	119
Retapisser	120
Une ribouldingue ou une riboule	120
Le rif ou le rifle	121
Un riflard	122
Le rongeur	122
Rouler les bobs	123
Rouler les mécaniques	124
Le ruban	124
Sauter du train en marche	125
Le schtar ou jetar	126
La scoumoune	126
Ça sent le sapin	127
Le serre (ou sert) (faire -)	128
Le service trois pièces	129
Siffler au disque	129
Un smack	130
Solir	131
Soufflé (il m'a -)	132
Être soupe au lait	132
Un stiff	133
Ne pas sucer de la glace ou des glaçons	134
Le tabouret	135

Se faire tartir	135
La tchatche	136
Une tire-môme	136
Le tombeau des harengs	137
Le torchon brûle	138
Y a pas à tortiller	138
Tortorer	139
Un toto	140
Le train d'onze heures ou le train onze	141
Les trav'	141
Le trèfle (ailleurs que sur une table de jeu)	142
Tremper son biscuit ou son panais	143
Un tricard	144
Le trimard	144
Un trimballeur de conis	145
Tuer le ver	146
La tutute	146
Être vacciné avec une aiguille de phono	147
Une vague	148
Vénère	148
Vergeot	149
La veuve poignet	150
La villégiature	150
Le vol au rendez-moi	151
Le yoyo	152
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DE L'ARGOT	153
TABLE DES MATIÈRES	157